



HAL
open science

Le Flâneur impatient

Louise Merzeau

► **To cite this version:**

Louise Merzeau. Le Flâneur impatient. Médium : Transmettre pour Innover, 2014, Rythmes, 4 (41), pp.20-29. 10.3917/mediu.041.0020 . halshs-01077637

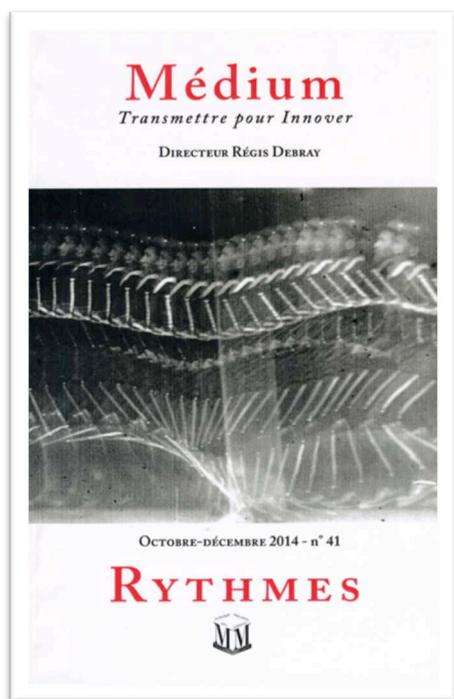
HAL Id: halshs-01077637

<https://shs.hal.science/halshs-01077637>

Submitted on 26 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Médium N°41, Rythmes,
coordonné par Régis Debray et Louise Merzeau
octobre 2014

Louise Merzeau¹
Le flâneur impatient

Inconcevable instantanéité

Accélération, temps réel, immédiateté : chacun s'accorde à placer l'ère post-industrielle sous le signe d'un emballement des rythmes sociotechniques. Philosophes, politiciens, sociologues et chroniqueurs déplorent régulièrement cette dictature de l'urgence qui nous exilerait d'un passé béni où l'on prenait le temps. Pour Hartmut Rosa, cette course constitue le moteur même de la modernité, les sociétés accélérant leur pouls à mesure qu'elles font de la croissance et de l'innovation des enjeux névralgiques de leur développement. « Le rêve de la modernité c'est que la technique nous permette d'acquérir la richesse temporelle. L'idée qui la sous-tend est que l'accélération technique nous permette de faire plus de choses par unité de temps². » De fait, chaque tâche demande aujourd'hui beaucoup moins de temps qu'hier : copier et reproduire des structures complexes, acheminer un message, fouiller ou agréger des milliers de données, atteindre des millions de personnes n'est plus une question de temps. Mais la croissance de l'activité a elle-même surpassé celle de l'accélération. Dans le même laps de temps, nous devons donc réaliser plus de tâches que par le passé, d'où le sentiment permanent d'urgence ou de débordement.

L'évolution de nos machines à communiquer, mémoriser, écrire ou calculer a joué un rôle déterminant dans cette contraction temporelle. Celle-ci remonte sans doute aux premiers bricolages de *l'homo faber* et s'est poursuivie sans jamais connaître d'inversion. Certains « cliquets d'irréversibilité », toutefois, ont été plus décisifs que d'autres. Parmi eux, l'invention des circuits

¹ <https://merzeau.net>

² Voir Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, coll. « Théorie critique », 2010, 474 p.

intégrés et le développement de l'informatique représentent un saut qualitatif majeur, dont on n'a peut-être pas encore évalué toute la portée. Formulée dès 1965, la célèbre loi de Moore voulant que la capacité de calcul des microprocesseurs double tous les dix-huit mois fait de la vitesse une propriété intrinsèque des systèmes informatiques. Surtout, elle entraîne un changement d'échelle tel que le temps des machines n'a plus aucune commune mesure avec celui de nos calendriers, de nos programmes et de nos mémoriaux. Les calculateurs dont s'équipent un nombre toujours croissant d'objets autour de nous travaillent désormais selon des allures proprement *inconcevables*³. Désolidarisés des partitions symboliques qui rythment la vie politique, culturelle ou sociale aussi bien qu'intime, ils *disparaissent à la vue*, laissant s'installer l'idée d'une dématérialisation généralisée, là où se renforce au contraire la complexité des contraintes techniques qui conditionnent la moindre de nos activités. Ainsi, l'instantanéité, dont on fait aujourd'hui l'un des traits caractéristiques de l'ère d'Internet, résulte tout autant sinon plus de l'incapacité à se représenter les vitesses de traitement que de leur réelle accélération.

Cependant, si tout le monde en déplore ou en vante les effets, personne ne peut *habiter* cette instantanéité. À l'instar des mégaflops⁴ effectués par les programmes informatiques, la suspension de tout délais, de toute durée, de toute élasticité temporelle demeure étrangère à l'expérience, parce que celle-ci ne se conçoit qu'*en rythme*. Bien qu'il manipule des machines qui exécutent ses instructions plus vite qu'il ne peut lui-même les formuler, *l'homo numericus* n'en demeure pas moins un être temporel, passant son temps à ajuster savamment son *tempo* à ceux de son milieu. On peut même faire l'hypothèse que, confronté à l'arythmie de ses prothèses, l'homme moderne consacre de plus en plus son intelligence et son énergie à négocier des changements de cadence, des variations rythmiques ou des irrégularités pour rendre habitable le temps des machines. Durée des contrats de travail, âge de la retraite, calendrier des dettes, rythmes scolaires, prolongation de la vie... Ce n'est certes pas un hasard si les conflits sociaux et les débats qui agitent aujourd'hui la société portent moins sur l'obtention de nouveaux acquis que sur des questions de *timing*. Ajourner, différer, prolonger, avancer : ce que les ordinateurs ne savent pas faire – eux qui ont toujours l'heure juste – revient plus que jamais au politique, c'est-à-dire à l'art d'accorder des désaccords.

L'arythmie des algorithmes

Évidemment, la cohabitation de ces rythmes négociés – forcément fragiles, partiels, discutables – avec l'instantanéité des flux boursiers, des tweets et des alertes⁵ ne se fait pas sans douleur : couacs, krach et *leaks* ébranlent régulièrement nos arrangements sociaux de leurs impromptus. Dans ces accidents, ce n'est pas tant la vitesse en soi qui fait problème que le court-circuit des

³ Notre cerveau enregistre des informations à la vitesse d'environ deux bits par seconde. Les micro-ordinateurs sont vendus avec un disque dur d'une capacité supérieure depuis 1994.

⁴ Millions de *floating-point operations per second*.

⁵ Voir l'article d'Olivier Ertzscheid dans ce même numéro.

médiations dont le but – généralement inavoué – est de temporiser la marche des choses en opposant de l’inertie aux machines. Institutions, « grands médias », moralisateurs de tout poil ne manquent alors pas de stigmatiser l’impatience de leurs contemporains, d’autant plus pressés qu’on leur promet des accès de plus en plus directs à la source des choses.

Naïvement ou cyniquement, d’autres préconisent au contraire de tout caler sur le temps technique, pour instaurer la transparence arithmétique d’une synchronie transfrontière et transcatégorique. Comme si, ignorant la différenciation des lieux et des milieux, nous pouvions tous adopter la même cadence, celle des horloges internes de nos terminaux ou, mieux encore, de nos serveurs. C’est le rêve inquiétant de Zuckerberg, des transhumanistes et des adeptes du *Quantified Self*⁶ : puisque tout est désormais mesurable, laissons aux algorithmes le soin de donner la (bonne) mesure – celle de nos repas, de nos repos, de nos maux, de nos émois. De fait, la mise en lisibilité simultanée de toutes nos activités n’est pas qu’une affaire d’éclairage : c’est avant tout une entreprise de synchronisation. Caler nos heures de sommeil, de marche ou de consommation sur des normes d’hygiène, d’économie ou de productivité. Donc en permettre une gestion globale et unilatérale, à distance. Des télécommunications à l’énergie en passant par la santé, les assurances ou l’administration, il n’est pas un secteur qui n’aspire à détenir ainsi la clé de nos agendas. Signaler ce que je cherche, ce que j’achète ou avec qui je me connecte dans l’instant même où s’effectue l’opération, c’est donc moins livrer mon intimité au regard des autres (qui, pour la plupart, n’en ont que faire), que renoncer aux élasticités temporelles qui me protègent des mises au pas. Droit au retard, au repentir ou à l’oubli, privilège de choisir l’ordre de mes priorités, fût-il contreproductif ou déraisonnable : autant de récalcitrances possibles qui expirent avec ce qu’on nomme abusivement le « temps réel ». Car, pour l’industrie de l’attention, connaître dans l’instant les moindres gestes du consommateur comme du citoyen, c’est anticiper ce qu’il consommera ou plébiscitera demain. On comprend dès lors que la vitesse n’était qu’un subterfuge : le but n’est pas d’accélérer, mais bien de figer l’incertitude du temps humain en états précalculables, permettant de prévoir les comportements.

De la flânerie à l’appli

Reste à savoir si cette prédictibilité peut véritablement l’emporter sur notre propension à introduire du rythme dans nos vies. Yves Citton observe à juste titre que « les sujets humains tendent toujours à réinsuffler leur endorythmie dans tout ce qu’ils font (même dans un univers dépourvu de scansions communes, même dans une chaîne de montage intégralement mécanisée) »⁷. Qu’en est-il dans l’univers du web et des réseaux sociaux ? C’est devenu un lieu commun que d’attribuer à ces nouveaux vecteurs la responsabilité d’une impatience qui altérerait notre aptitude et notre goût pour la politique, l’histoire ou la pensée. On a montré par ailleurs

⁶ Mouvement qui regroupe les outils, les principes et les méthodes permettant à chacun de mesurer ses données personnelles, de les analyser et de les partager (Wikipédia).

⁷ Yves Citton, « Axiomes de survie pour une rythmanalyse politique », *Multitudes*, 2011/3 - n° 46, p. 214.

combien les firmes qui administrent ces espaces s'efforcent, sous couvert d'une personnalisation des contenus, de « mécaniser » les comportements pour en évacuer toute incertitude. La « socialisation » du web pose donc à ce titre une question cruciale : est-elle la preuve qu'une fois numérisé, l'humain se soumet à l'hétérorhythmie des algorithmes, ou au contraire que le social échappe toujours au calculable par des *phrasés* non programmables ?

Evgeny Morozov donne une réponse pessimiste à cette question dans son article "*The Death of the Cyberflâneur*" paru en 2012 dans le *New York Times*⁸. Sa thèse consiste à observer que la flânerie, qui caractérisait le mode d'exploration du web au milieu des années 1990, aurait été tuée par l'apparition des plateformes et des applications du web 2.0. De fait, l'état de vacance, de distance et de disponibilité, dont Baudelaire et Benjamin ont fait l'emblème de la rêverie moderne, était bien celui des pionniers de l'Internet. S'aventurant dans un espace incertain, dont l'infinitude était constamment *éprouvée* alors même que ses dimensions permettaient encore de l'indexer manuellement, les utilisateurs vagabondaient au rythme des trouvailles hasardeuses et des méandres de leur esprit. Les métaphores nautiques, qui donnèrent leur nom aux *navigateurs* (Internet Explorer, Netscape Navigator) et leur habillage à nombre de sites, en témoignent : le web des origines appelait le mouvement et c'était à l'internaute d'épouser sinon d'initier ce mouvement. Empreinte de dandysme comme celle du XIXe siècle finissant, cette cyberflânerie n'était pratiquée que par quelques élus, capables de s'affranchir des cadences imposées aux foules consuméristes (celles qui regardaient encore la télévision...). Puis le web s'est démocratisé et, en se massifiant, son rythme s'est accéléré pour mieux s'uniformiser. Comme on a remplacé les passages obscurs par de larges boulevards et des grands magasins, on a substitué au bric-à-brac de sites aléatoirement reliés les uns aux autres des « murs » où tout est disposé pour que l'utilisateur n'ait plus qu'à cliquer sur des boutons. On ne surfe plus, on « tapote ». Les mérites de la déambulation ont dès lors cessé d'être mis en avant : tout doit être accessible en un clic, sans détour, sans errance et sans délais. À cette fin, les grands acteurs du web mettent en place des stratégies de silo, où chaque plateforme circonscrit un univers clos censé se suffire à lui-même, afin que l'internaute n'ait plus la moindre envie de s'évader. Les navigateurs eux-mêmes cèdent le pas aux applications, lesquelles ne communiquent a priori qu'avec des outils de la même firme. Dernière étape de cette mise à mort de la cyberflânerie, l'internet des objets est supposé achever d'orchestrer le monde sur l'unique partition de notre profil calculé.

Perdre son temps

L'addiction autoréférente, homophile et compulsive a-t-elle pour autant évacué toute velléité de se perdre sur le Net ou d'y perdre son temps ? Ne confond-on pas trop rapidement les aspirations des industriels du web avec celles des utilisateurs ? Quand on interroge la *vox populi*, la pratique numérique est plus souvent considérée comme chronophage que comme facteur d'accélération,

⁸ Evgeny Morozov, "*The Death of the Cyberflâneur*", *New York Times*, February 5, 2012. Voir aussi Xavier de la Porte, « La mort du cyberflâneur », InternetActu.net, 20/02/12.

même si la surcharge cognitive provoquée par l'*infobésité* alimente un sentiment d'urgence. Qui d'entre nous n'a pas, au beau milieu d'une session de travail méthodiquement organisée, bifurqué d'une page de résultats Google à une vidéo, d'un mail professionnel à une page Facebook ou d'un blog scientifique à un site commercial au gré de ses associations d'idées ou du surgissement impromptu de telle ou telle sollicitation ? S'il nuit évidemment à la lecture intensive, le régime de la *distraction* tant décrié par les nostalgiques de la graphosphère s'avère en ce sens précieux : il maintient ce « droit à l'écart rythmant »⁹ qui permet d'insinuer au sein des métriques coercitives des variations singulières. Dans ces incartades et ces errements, est préservé l'improgrammable inachèvement de la flânerie que les profileurs s'évertuent à décourager. Aussi cadencée soit l'armature des notifications qui nous disent où et quand cliquer, de l'improvisation demeure, alimentée par la densité croissante de la connectivité des données.

À travers la notion de sérendipité¹⁰, de nombreux auteurs ont théorisé cette faculté des endorhythmies à produire de la connaissance – au point d'entretenir une véritable mythologie du décrochage hasardeux. « Il y a toujours eu de telles rencontres fortuites dans l'histoire des sciences, mais la puissance des réseaux et le nombre d'acteurs qui s'en servent démultiplient fortement de telles occasions autrement peu probables. Ce n'est plus une pomme qui tombe sur la tête d'un Newton, mais une avalanche »¹¹. Plus qu'en termes de pertinence, cependant, c'est dans leur rapport au temps que distraction et déambulation désignent des modalités précieuses à préserver. Vues sous cet angle, ce qu'elles opposent aux industries de la recommandation et au calcul de nos intentions n'est pas de l'ordre du gain (raccourci, personnalisation, filtrage), mais bien de la perte : ce sont des occasions de *perdre son temps*.

Tout autant que l'accélération supposée des communications, n'est-ce pas cette vaine (in)activité que l'on reproche aux accros du web ? Si les gens faisaient quelque chose sur les réseaux sociaux, on pourrait encore le tolérer... Mais on sait qu'ils n'y font *rien* : ils parlent de la pluie et du beau temps, se racontent des blagues, commentent ironiquement les dernières nouvelles ou disent simplement de quelle humeur ils sont. Ce sont bien sûr « les jeunes » qui ont compris les premiers en quoi cette résistance rythmique était vitale. À travers la pratique du *hanging out* analysé par danah boyd¹², ils « traînent » dans les espaces numériques comme dans des espaces urbains, apprenant la vie en société par de subtils ajustements proxémiques sans rendement et sans contenu. C'est ainsi qu'ils peuvent par exemple passer des heures à « regarder YouTube », là où leurs aînés ne savent qu'y chercher une vidéo précise à partir d'un moteur ou d'un lien. Zapping jazzy que d'aucuns jugent abrutissant, ce mode conversationnel sauve d'une mise au pas où tout

⁹ Y. Citton, art. cit.

¹⁰ Fait de parvenir à une découverte de manière fortuite, en trouvant autre chose que ce que l'on cherchait initialement.

¹¹ Jacques Perriault, « Effet diligence, effet serendip et autres défis pour les sciences de l'information », 2000 [en ligne] <http://archives.limsi.fr/WkG/PCD2000/textes/perriault.html>

¹² danah boyd, *Taken Out of Context. American Teen Sociality in Networked Publics*, PhD Dissertation, University of California Berkeley, 2008.

est synchrone et où rien ne se perd. Attention flottante, changements de rythme inopinés, voyeurisme décalé : contre le modèle hypnotique des mass média et contre celui, rationaliste, de l'informatique de la première heure, le web social a révélé l'inextinguible besoin d'un contretemps, à la fois idiorythmique et synrythmique.

Décomposer, recomposer

Dans un article prospectif sur les futurs du livre¹³, Frédéric Kaplan distingue trois destinées possibles. Dans la première, les livres se fragmentent et deviennent des ressources standardisées dans un système encyclopédique global. Dans la seconde, ils se réinventent sous forme d'applications immersives autonomes et fermées. Dans la troisième, ils servent eux-mêmes de passerelles pour accéder à l'ordinateur planétaire. Ce tableau est évidemment transposable à l'ensemble de l'écosystème numérique. Depuis toujours, les systèmes d'information se sont partagés entre deux logiques antagonistes : d'un côté, on a développé des dispositifs d'accès direct, où les contenus sont décomposés en unités toujours plus discrètes et les interfaces toujours plus épurées (Google, Twitter, jeux de données) ; de l'autre, on a créé des environnements sensoriels, de plus en plus complexes et enveloppants (galeries virtuelles, jeux vidéo, films en 3D). À chaque avancée du paradigme discontinu, où temps, formats et profils sont comptés, a répondu un perfectionnement symétrique des moyens de diluer le temps.

Ce qui distingue les deux régimes ne réside ni dans la nature des contenus, ni dans les technologies utilisées, mais bien dans le rythme de consultation et de liaison entre les éléments. L'un flatte l'impatience, l'autre la flânerie. Si la première tendance est indéniablement dominante, force est de constater qu'elle n'est jamais parvenue à éradiquer la seconde, qui renaît spontanément dès qu'est atteint un stade d'arythmie sans doute intenable. Ainsi, le GPS a largement supplanté la pratique des cartes et avec elle, le goût de vagabonder dans des espaces inconnus. Mais, à l'occasion d'une requête sur Google Maps, qui n'a pas quitté la logique utilitaire pour errer au gré du continuum onirique des images satellites, en *oubliant le temps* ? C'est tout le dilemme des entreprises du web : elles ont intérêt à segmenter toujours plus les contenus en données mobilisables, mais elles doivent en même temps construire des univers suffisamment pervasifs (c'est-à-dire persistants et diffus) pour les rendre habitables.

Comme le suggère Kaplan, il faut donc imaginer une troisième voie, qui réconcilie les deux tempos. Combiner des systèmes d'accès analytiques – rapides, standardisés, indéfiniment réitérables –, avec des environnements ouverts aux expériences non programmables, approximatives et sans autre finalité que leur propre cheminement. Il faut inventer la voie du flâneur impatient.

¹³ Frédéric Kaplan, « Les trois futurs des livres-machines », 10 février 2012, <http://fkaplan.wordpress.com/2012/02/10/les-trois-futurs-des-livres-machines/>